

Entretien avec Jean-Pierre Lefebvre

Michel Coulombe

Volume 4, numéro 4, septembre–octobre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34406ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (1984). Entretien avec Jean-Pierre Lefebvre. *Ciné-Bulles*, 4(4), 24–26.

«Les critiques sont comme les cinéastes: certains peuvent transmettre des émotions, d'autres pas.»

Les ardents défenseurs du cinéma d'auteur québécois disent de la démarche cinématographique de Jean Pierre Lefebvre qu'elle est exemplaire. Les bâtisseurs de l'industrie cinématographique québécoise - avec ou sans Cité du cinéma - la jugent plutôt marginale, pas très rentable. Jean Pierre Lefebvre, quant à lui, vit à la campagne, à Bedford, plus près de la frontière américaine que des rumeurs de la rue Sainte-Catherine. Les jeux de coulisse montréalais et les politiques gouvernementales l'affectent comme ils affectent tout le milieu cinématographique, mais ne l'empêchent pas de faire, depuis 20 ans, des films. A l'heure où les subventionneurs fédéral et provincial se détournent du cinéma d'auteur pour parler haut et fort de rentabilité, alors qu'un long métrage québécois coûte au bas mot un million de dollars, Jean Pierre Lefebvre fait encore et toujours profession de foi du célèbre «Small is beautiful».

Fidèle à sa tradition, il propose au public un nouveau film sans effet spécial ni poursuite spatiale, *Le jour S*, portrait humoristique d'un homme de 40 ans vu à travers les femmes qui ont traversé sa vie. *Le jour S* marque le début d'une collaboration que Jean Pierre Lefebvre souhaite durable avec la scénariste Barbara Easto. Le film, auquel ont collaboré de près les deux acteurs principaux, Marie Tifo et Pierre Curzi, a été confié au distributeur Astral, (les films précédents de Jean Pierre Lefebvre se trouvent tous, sauf un, chez J.A. Lapointe). Astral aurait préféré, quel qu'ait été le succès remporté par *Le jour S* à Cannes, ne pas présenter ce film à la Cinémathèque française (Paris) en juin dernier avec tous ceux des sections hors-compétition de Cannes 1984. On peut se demander pour quelles raisons, puisque le film aurait bien marché à Cannes...

En plus de réaliser des films, Jean Pierre Lefebvre a publié, exercé le métier de critique, travaillé à l'Office national du film et enseigné le cinéma et la scénarisation. Sa filmographie compte une vingtaine de films dont *Le révolutionnaire*, *Le vieux pays où Rimbaud est mort*, *L'amour blessé*, *Les dernières fiançailles*, *Avoir 16 ans* et *Les fleurs sauvages*. Ses films font partie de la petite histoire du cinéma québécois. Ils sont parfois connus en France - surtout lorsqu'ils ont été sélectionnés au Festival de Cannes - généralement connus et appréciés au Canada anglais - l'oeuvre cinématographique de Jean Pierre Lefebvre est régulièrement étu-

diée dans les universités canadiennes.

Le cinéma de Jean Pierre Lefebvre est à la fois intime et social. La caméra, économe, revient souvent hanter les mêmes lieux, filmer les mêmes acteurs. Jean Pierre Lefebvre dit de l'acteur qu'il apporte la moitié de la matière qui contribue à la création d'un personnage. Quant au réalisateur, c'est un homme de parole, très à l'aise avec les mots, qui sait dire, expliquer et convaincre.

Cette interview a été réalisée à Toronto à l'occasion de la présentation de *Le jour S* au Festival of Festivals.

M.C.

N.D.L.R. : Les propos de Jean Pierre Lefebvre ont été recueillis par Marie-Thérèse Boily, réalisatrice de l'émission *Cinéma et cinémas* à TVOntario.

Ciné-Bulles : Vous avez tourné une vingtaine de films au cours des vingt dernières années. Y a-t-il un fil conducteur dans votre oeuvre, préférez-vous l'un de vos films ?

Jean Pierre Lefebvre : La recherche d'une continuité, principalement au niveau émotionnel. Je n'ai jamais eu de préférence pour l'un ou l'autre de mes films. **Le révolutionnaire**, fait en 1965 pour une raison précise dans le temps et l'espace, n'est ni plus ni moins important que **Le jour S**. Chaque film est un geste du cinéaste pour rejoindre les autres, pour être rejoint par les autres. On fait des films pour "agrandir l'album de famille", selon l'expression de Pierre Perrault. La création est un geste altruiste. Je parle toujours de création plutôt que d'art et je me qualifie comme un créateur plutôt que comme artiste. Je ne sais pas ce qu'est un artiste, surtout que le Cinéma dure très longtemps. Le sel d'argent s'efface très vite et les copies perdent leurs couleurs au bout de cinq ans, même en laboratoire. Le cinéma, loin d'être éternel, est très symbolique de notre civilisation. Déjà trois des négatifs originaux de mes films sont détruits ou perdus.

Ciné-Bulles : Les sentiments semblent être ce qu'il y a de plus important dans vos films.

Jean Pierre Lefebvre : Oui. D'ailleurs, il y a un grand paradoxe car beaucoup de gens m'ont qualifié d'intellectuel alors que j'ai toujours cru que mon cinéma était essentiellement émotionnel. À preuve, très souvent mes films ont fonctionné auprès d'un public qui n'a pas d'approche théorique ou historique du cinéma mais qui regarde les films et ressent des choses. **Les dernières fiançailles**, vomi par Radio-Canada et la critique québécoise, a du faire son chemin en Europe pour revenir au Québec et battre à peu près tous les records d'écoute de Radio-Canada qui ne croyait pas que les gens ordinaires pouvaient supporter un film aussi lent, sans action. C'est un peu l'histoire de tous mes films.

Le cinéma est un mensonge absolu. C'est une transposition. Chacun voit les choses différemment selon qu'il est grand, petit, myope, presbyte, qu'il a vécu telle expérience dans son enfance. Par la création, un individu accentue le côté subjectif de sa vision, de son appréhension du monde. C'est ce qui rend la création passionnante. J'ai décidé de faire du cinéma à l'âge de

15 ans parce qu'à cette époque nous étions coupés de la culture et du parler québécois. J'ai redécouvert les Québécois et le Québec à travers les premiers films de cinéma direct de la fin des années 50. J'ai eu le goût de continuer l'aventure.

Ciné-Bulles: Vos films suivent de près l'évolution du Québec.

Jean Pierre Lefebvre: Je pense que je suis simplement comme un légume qui n'échappe pas aux conditions atmosphériques. Julien Green disait "Un créateur parle pour tous ceux qui ont été forcés au silence ou qui n'ont jamais appris à parler convenablement" — pas dans le sens de bien. J'ai toujours parlé pour mes parents, pour ma famille, pour des Québécois qui n'avaient jamais dit certaines choses, qui n'avaient jamais eu l'opportunité de les dire. Je n'aime pas les films qui étudient en profondeur des dossiers psychologiques, c'est une interprétation trop limitative de la réalité. Mes films, de petits films, essaient simplement de chercher une deuxième dimension à la réalité. Le problème c'est qu'on les lit trop souvent au premier degré.

Ciné-Bulles: Et l'humour dans vos films?

Jean Pierre Lefebvre: J'ai toujours essayé d'utiliser beaucoup d'humour dans mes films, même dans ceux qu'on considère comme très sérieux. Un humour de forme. Pour moi, Alain Resnais est l'auteur le plus humoristique de l'histoire du cinéma. Quoi qu'on en dise, **Providence**, que la critique a qualifié d'œuvre sévère classique, est un film ultra-drôle. Resnais écrit en cinéma comme d'autres font de la bande dessinée. Dans **Mon oncle d'Amérique**, chaque fois que Resnais reprend le même plan, il le fait d'un angle différent, avec une conscience et un humour qui rappellent Kafka, un auteur essentiellement humoristique.

Ciné-Bulles: S'il y a des scènes non réalistes dans plusieurs de vos films, vos personnages demeurent très réalistes.

Jean Pierre Lefebvre: Je voudrais m'approcher de ce que je pourrais, prétentieusement, qualifier d'une certaine authenticité émotionnelle. Seule l'émotion m'importe. C'est pourquoi j'aime beaucoup le plan-séquence. Il laisse à l'auteur le temps de développer une relation avec ce qu'il a à ajouter et au spectateur le temps de ressentir. Si vous êtes avec l'être aimé et qu'on interrompt la communication toutes les dix secondes, vous êtes irrité, quelque chose ne marche pas. Quand on me reproche de faire des films trop longs, je réponds qu'il est normal de vouloir être longtemps avec les gens et les choses qu'on aime. C'est une approche très naïve du cinéma, j'en conviens.

Ciné-Bulles: On vous a reproché l'invraisemblance du personnage principal de **Le jour S**.

Jean Pierre Lefebvre: On a dit qu'un homme de 40 ans ne pouvait plus être comme cela, qu'il y a la révolution féminine. Je crois que certaines choses prennent un peu plus de temps que cela à évoluer. Autant le climat de passéisme qui a donné au cinéma québécois **Les Plouffe**, **Bonheur d'occasion**, **Le crime d'Ovide Plouffe** me décourage, autant je perçois la présence du passé dans le présent comme un élément important de mes films. Jean-Baptiste ne revit pas son enfance et son

adolescence par flash-backs mais dans le présent. J'ai l'impression que les Québécois se leurrent sur leur identité en revenant à des sources trop lointaines et en ignorant leurs racines profondément nord-américaines.

Ciné-Bulles: Quel est le premier élément de la conception de vos films, le personnage ou la situation?

Jean Pierre Lefebvre: Parfois l'un, parfois l'autre. Le sujet de **Le jour S** était dans un tiroir depuis sept ou huit ans. J'avais le goût de faire un petit film subversif. Barbara Easto et moi avons voulu aborder un grand sujet sans le traiter comme un grand sujet. La critique parue dans **Le Monde** disait qu'en France ce film aurait été tourné par Claude Sautet avec Michel Piccoli dans le rôle principal et que le résultat aurait été très sérieux. On avait, effectivement, tout ce qu'il fallait pour un drame épouvantable, un drame psychologique où les héros s'apitoient sur leur sort. Le fait que Marie Tifo joue les sept rôles féminins coupe le film du réalisme. Qu'est-ce qu'il veut! À quoi il veut nous faire réfléchir? On sait pas. De toute façon, un film est un jeu.

Ciné-Bulles: Marie Tifo jouerait donc tous les personnages féminins pour chasser le réalisme. N'y a-t-il pas d'autres raisons pour expliquer ce choix?

Jean Pierre Lefebvre: Il y en a trois. Premièrement pour éviter de tomber dans les clichés vraiment terribles de la femme-objet, ce qui serait arrivé si on avait utilisé une comédienne pour chaque petit rôle. Deuxièmement pour faire écho à une vieille idée qui règne surtout dans le monde romain catholique selon laquelle chaque homme serait à la recherche toute sa vie d'une même femme et vice-versa. Troisièmement parce qu'il s'agissait d'un petit film, un film fait par amitié et qu'il était plus intéressant de travailler toujours avec les mêmes comédiens. Le défi de jouer plusieurs rôles était stimulant pour Marie Tifo.

Ciné-Bulles: Peut-on dire de Jean-Baptiste, personnage principal de votre dernier film, qu'il n'est au fond qu'un autre aspect des personnages de vos films précédents?

Jean Pierre Lefebvre: Oui. Cette idée me plaît beaucoup. Il y a quelque chose de très spontané, de très émotionnel, de très inconscient dans la création. Des années après avoir fait un film, on se rend compte de tout ce qui s'y trouve. La critique devrait aider les créateurs à faire le partage dans ce qu'ils disent plutôt que de se contenter d'adjectifs allant de bon à pourri et d'impressions qui ne rendent service à personne. Ce sont très souvent les critiques négatives structurées qui m'ont le plus aidé. La réaction des spectateurs comme celle des critiques m'est indispensable.

Ciné-Bulles: Dans l'ensemble, la critique a accueilli durement **Le jour S**. En a-t-il été autrement des spectateurs?

Jean Pierre Lefebvre: Dès le premier visionnement avec le distributeur, quelqu'un m'a dit qu'on aurait des problèmes parce qu'aucun Québécois ne voudrait s'identifier à Jean-Baptiste. À Cannes où il était montré pour la première fois, sans critique ni publicité, il y a eu un bouche à oreille incroyable. Les salles étaient comblées, les réactions du public extraordinaire. On a



Le jour S... de Jean Pierre Lefebvre (distributeur: Astral).

eu six ou sept offres d'achat immédiatement. La critique était très partagée en France. Les uns adoraient, les autres traitaient le film de navet. À la première cannoise du film de Jean-Claude Labrecque, **Les années de rêves**, il y avait 2000 personnes et la réaction du public a été délirante. Pourtant, pour Jean-Claude Labrecque comme pour moi, cet accueil, qui nous a fait l'effet d'une injection d'adrénaline, n'a été transmis d'aucune façon par la critique québécoise, un peu plus par la critique canadienne. À mon retour au Québec, les gens avaient l'impression que **Le jour S** avait connu un échec et n'avait reçu que des critiques négatives. Ce phénomène ne cesse de se répéter au Québec depuis 20 ans.

Ciné-Bulles: *Les films québécois seraient donc mieux accueillis en France?*

Jean Pierre Lefebvre: En général, oui. Pour ce qui est de Cannes, je déplore qu'on ne transmette pas le côté émotionnel d'une participation. Je pense que j'ai perdu seulement sept spectateurs à la première représentation du **Jour S** alors qu'à Cannes tu perds la moitié des spectateurs et on considère que c'est bien. En plus, il faut ajouter qu'il y a eu, pour **Les années de rêves** et **Le jour S** un *standing ovation* de cinq minutes. Dans les journaux québécois on trouve deux lignes: film bien accueilli. Qu'est ce que cela veut dire? Les critiques sont comme les cinéastes: certains peuvent transmettre des émotions, d'autres pas.

Au Festival des films du monde, la critique a été tiède ou très négative, sauf à la radio quand elle était faite par des femmes! La plupart des femmes parlent d'un film tendre et humoristique tandis que beaucoup d'hommes parlent d'un film absolument vide et niai-

seux où je me regarde le nombril. En 1970, la majorité des critiques ont assommé **Patricia et Jean-Baptiste**. Ce film a quand même été le premier long métrage canadien présenté à la télévision française, un dimanche soir en 1977, ce dont plusieurs Québécois vivant en France ont eu honte... La critique me fait sûrement moins mal qu'à un jeune cinéaste qui a tout à prouver. Je m'y suis habitué.

Ciné-Bulles: *Et après Le jour S?*

Jean Pierre Lefebvre: Je ne sais pas. Il y a plein de projets mais rien de précis. Je m'amuse à faire un petit film d'animation, ce qui me tentait depuis des années. J'ai eu un plaisir fou parce que cela m'amène à réfléchir à ce qui est l'essence même du cinéma, l'illusion du mouvement. Je fais ce film parce que j'ai décidé, un peu avant d'entreprendre **Les fleurs sauvages**, de revenir au cinéma et de toujours avoir un film en chantier. **Au rythme de mon coeur** m'a redonné le sens du plaisir de faire du cinéma. Je repense tant ma relation avec le cinéma que l'utilité du cinéma. Et j'ai plusieurs projets dont celui, encore vague, de tourner à Toronto un film-école avec une trentaine d'étudiants, parce que depuis cinq ans je fais beaucoup d'ateliers. Mais le choix d'un projet est souvent déterminé par la conjuncture sociale, économique.

Je sens qu'à un moment donné je vais éclater encore, comme il y a 20 ans. En écrivant avec Barbara Easto, je réapprends le plaisir de faire des films. À la fin du **Jour S**, il y a une phrase qui est presque une profession politique pour moi: "La pire chose qu'on peut nous faire, c'est de nous empêcher de rêver ou de nous obliger de rêver à la même chose."